



## Le temps des mutants

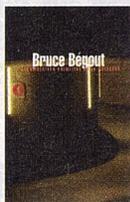
De zombies mélancoliques en monstres dépressifs, l'Américain **Colson Whitehead** et les Français **Patrice Blouin** et **Bruce Bégout** font muter le genre fantastique. Pour mieux débusquer la folie ordinaire.

**T**ous à vos pieux et à vos bunkers anti-atombiques. Zombies, mutants et freaks de tous poils : ils sont parmi nous – du moins dans les livres –, incarnations fictionnelles des fantasmes d'apocalypse avec lesquels notre époque aime jouer à se faire peur. Outre le plaisir paradoxal des frissons qu'elle procure, la littérature fantastique, tel un miroir de foire déformant et grossissant, reflète la monstruosité même du réel, celle du monde d'aujourd'hui, enfanté, comme l'écrivait J. G. Ballard, par "le mariage de la raison et du cauchemar". Les romans qui flirtent avec l'horreur ou l'inquiétante étrangeté servent de caisse de résonance, et peut-être aussi d'exutoire, aux angoisses contemporaines engendrées par les crises multiformes qui secouent le siècle : économique, écologique, idéologique.

Avec *Zone 1*, l'Américain Colson Whitehead, auteur de *L'Intuitionniste* ou d'*Apex*, écrivain nourri à la culture pop et aux comics Marvel, se lance à première vue dans une pure histoire de zombies. Depuis la "Dernière Nuit", la terre est infestée de "zombs", des morts-vivants qui errent, fétides et hébétés, en quête de chair humaine à se mettre sous la dent ou ce qui leur en tient lieu.

Quand s'ouvre le livre, les survivants ont commencé à reprendre espoir. Ils s'organisent à nouveau en communautés, avec un gouvernement basé à Buffalo et des projets de reconstruction. Ils se sont même rebaptisés d'un nom barbare : les "phènes", pour "phénix américains". Première conséquence : des entreprises sponsorisent la lutte contre les créatures maléfiques. Mark Spitz – comme le surnom – fait partie des "râtisseurs" chargés de débarrasser tout un quartier de Manhattan, la Zone 1, des derniers "zombs" et autres "traînards", des sous-zombies plus pathétiques que dangereux. Les autorités veulent ressusciter New York.

Les chasseurs de monstres évoluent dans un décor dévasté, recouvert d'une pluie de cendres, qui rappelle le 11 Septembre. Avant la catastrophe, Mark Spitz était un type lambda, normalement médiocre, mais dans le nouveau monde où toutes les valeurs sont inversées, il est un héros de l'apocalypse. Le roman multiplie les allers-retours entre passé et présent pour mieux mettre en valeur les maux réels de notre époque : la loi du marché, la lutte pour la réussite, l'inhumanité d'un système compétitif





The Walking Dead saison 1

## Bégout n'a pas besoin d'inventer des monstres terrifiants pour susciter l'angoisse. Il lui suffit de tordre un tout petit peu le réel...

autrement que comme des monstres ceux-là qui revenaient vers nous métamorphosés certes mais toujours nos frères."

Pas ou peu d'effets spéciaux dans *L'Accumulation primitive de la noirceur*, recueil de nouvelles hyper-ballardien signé Bruce Bégout, écrivain et philosophe qui explore dans ses essais comme dans ses romans, notamment *Le Park*, les zones d'ombre du monde suburbain. Bégout n'a pas besoin d'inventer des monstres terrifiants pour susciter l'angoisse. Il lui suffit de tordre un tout petit peu le réel, de gratter son vernis, pour débusquer "les détails curieux qui se tiennent aux marges de la vie". Même son écriture, d'une déconcertante neutralité, semble se défier du spectaculaire.

De nouvelle en nouvelle, la peur monte crescendo. Les premiers textes évoquent de drôles de monomaniaques : un type obsédé jusqu'à la folie par un chanteur de pop allemand, un autre qui possède chaque objet en double. Les personnages cherchent à faire implorer "le Dispositif", terme qui désigne le pouvoir, ou encore le système. Ainsi dans "JGBC", nouvelle qui rappelle *La Conjuración* de Philippe Vasset et référence explicite à J.G. Ballard, Bégout réécrit les émeutes de Londres de 2011, imaginant qu'elles ont été menées souterrainement par les élites intellectuelles. Et dans "L'Après-Midi d'une terroriste", la kamikaze avec une bombe dans son sac Prada se nomme Kate Moss et ses complices Jude Law ou David Beckham. Comme Whitehead et Blouin, mais de manière encore plus radicale et insidieuse, Bruce Bégout subvertit le genre fantastique. Et de ce laboratoire de fictions émerge une littérature mutante. Et pas tout à fait inoffensive. **Elisabeth Philippe**

**Zone 1** de Colson Whitehead (Gallimard), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Chauvin, 352 pages, 22,50 €

et aussi *Sag Harbor*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Chauvin, Gallimard, 420 pages, 19,90 €

**Zoo : clinique** de Patrice Blouin (L'Arbalète, Gallimard), 128 pages, 14,90 €  
**L'Accumulation primitive de la noirceur** de Bruce Bégout (Allia), 256 pages, 15 €

qui broie les individus : "Depuis bien longtemps la ville couvait sa propre peste."

Avec *Zone 1*, livre truffé de trouvailles stylistiques où alternent humour noir et mélancolie, Colson Whitehead (dont paraît également *Sag Harbor*, roman de formation parodique) décale subtilement les codes de la série Z et déplace ainsi l'horreur : le chaos ne se situe plus dans un ailleurs incertain mais ici et maintenant. Il serait même inscrit en nous.

**C'est aussi ce que suggère Zoo : clinique**, troisième roman de Patrice Blouin,

écrivain et critique de cinéma passé notamment par *Les Inrocks*. Dans cette dystopie douce où Al Gore est président des Etats-Unis, des hommes et des femmes se métamorphosent en créatures hybrides, mi-humains, mi-animaux (toujours des espèces en voie d'extinction) : "hom : bellule", "fem : ourse", "fem : hibou", "hom : lican". Le premier, un "homogator", n'est autre que le fils de Jeb Bush, le gouverneur de Floride, qui s'écrie dans une scène à la fois déchirante et hilarante : "My son, my son, what have you done to my son !" La plupart des mutants sont mis en quarantaine dans des "zoo : cliniques". Carlo Ginsburg – quasi-homonyme de l'historien italien – travaille dans l'un de ces centres, où il écoute les confessions des monstres dépressifs, à la manière d'un psychanalyste. Des monologues insérés dans le récit qui font muter le genre auquel il appartient. Le fantastique bascule dans une autre dimension ; le roman à l'esprit comic-book se mue en réflexion existentielle sur la condition humaine : "L'homme de la rue apprend à concevoir